

Éthiopiennes n° 102.
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art.
1er semestre 2019.
Migrations, traversées et intégrations

DU RETOUR VOLONTAIRE AU MISÉRABLE « PAYS NATAL », À LA FUITE
DÉSESPÉRÉE VERS « L'ELDORADO » OCCIDENTAL : ÉVALUATION D'UN ESPACE
NAUFRAGÈNE

Par Clotaire SAAH NENGOU¹

Cet article pose le double problème du naufrage et de la migration. Le naufrage est un thème très ancien en littérature qui remonte à l'antiquité grecque². *L'Odyssée* d'Homère par exemple est un mythe qui a été plusieurs fois repris ou adapté dans la littérature mondiale. Il y a aussi la traite négrière avec ses lots de naufragés/rescapés/sinistrés, dans *Cahier d'un retour au pays natal* (CRPN) d'Aimé Césaire. Et, plus proche de nous aujourd'hui, nous pouvons évoquer la réalité des milliers de migrants africains tentant la traversée de la mer Méditerranée au péril de leur vie. On peut, ainsi, voir à travers *Le Ventre de l'Atlantique* (VDA) de Fatou Diome cette jeunesse qui cherche à fuir très loin par-delà les mers.

Notre travail en trois points suit méthodologiquement la structure thématique que propose Milanesi (1998) :

(a) quel est, au plan de l'actualité, l'état des lieux des grands naufrages à l'ère moderne dans l'épicentre de la méditerranée, bondé de milliers de migrants africains en route pour l'Europe ?

(b) Dans l'enchevêtrement fiction-réalité, l'espace est marqué par des naufrages réels et symboliques dans les eaux et dans les îles.

Nous devrions analyser dans la migration, le concept du départ/retour en distinguant le départ volontaire, de l'obsession désespérée de se fuir, laquelle hante la jeunesse africaine ; ou bien le retour volontaire différent de la reconduite *manu militari* aux frontières. L'eau, l'espace îlien et la métaphore du « ventre » de la mer, sont des sèmes communs et itératifs dans les textes, et l'on peut parler de « littérature de la mer ».

Comment Aimé Césaire, le naufragé/rescapé d'un système esclavagiste occidental des années trente, amorce-t-il un retour délibéré vers son misérable *pays natal*, les Antilles, un univers îlien où ses frères de race,
« mortiférés, tournent en rond dans la calebasse d'une île » (p. 24) ?

¹ Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Nigeria

² Huffington Post, (1)//www.cerledesvolontaires.fr.2013/10/12. La Méditerranée (2) Hurfpostmagreb.com

Le poète serait-il gratifié au bout de son aventure marquée par ce retour onirique, noble et responsable vers son pays natal ?

(c) Enfin, d'une île à l'autre, la métaphore du naufrage est caricaturée par la mer personnifiée, ingurgitant l'île de Niodor ; c'est comme un « bout de terre [...] dans les gencives de l'Atlantique » (p.12)³. Niodor est une île où la jeunesse ne rêvât que de fuite vers l'Europe ; car comme Césaire qui crie au petit matin, « partir » aux Antilles, les jeunes *niodiorois* dans le VDA veulent eux-aussi un jour « partir » au loin, mais dans le sens inverse, vers l'Occident (p.165). Cette pérégrination intertextuelle dans la nébuleuse de la migration axée sur le naufrage trouverait-elle une éclaircie?

1. Identité et déterritorialisation

La déterritorialisation, est un cadre théorique qui permet de mieux cerner la réalité migratoire. C'est un concept de Gilles Deleuze et de Félix Guattari (2004)⁴ paru pour la première fois dans les théories psychanalytiques et qui se référait à la nature schizophrénique de la subjectivité humaine au sein d'une culture capitaliste. L'usage de ce concept s'est ensuite répandu dans le domaine du processus culturel global selon lequel la globalisation doit être comprise en terme spatial ou géographique. Dans le contexte de la globalisation culturelle, ces auteurs pensent que la déterritorialisation est un trait culturel développé par la médiatisation et la migration, qui sont des caractéristiques du monde moderne. Selon Arjun Appadurai (1990)⁵, la déterritorialisation est, en général, l'une des forces centrales du monde moderne parce qu'elle ravitaille en main d'œuvre populaire, les basses couches sociales et les grands espaces dans les sociétés relativement riches. Par exemple, les mouvements trans-atlantiques d'Indiens et d'Africains avaient été exploités dans leurs sociétés d'accueil à des intérêts divers. Déterritorialisation et re-territorialisation sont deux concepts étroitement liés. Car la déterritorialisation peut être relative et elle est toujours assortie d'une re-territorialisation. Les migrations ou délocalisation mènent à la déterritorialisation, car l'idée de l'espace physique reste ici un point de référence. Anthony Giddens (1990)⁶ soutient que l'expérience de la modernité globale la plus immédiate est qu'en demeurant dans notre environnement familier, nous ressentons le besoin d'aller vivre dans un milieu étranger du fait de la mondialisation. En effet le théoricien pose la question de l'identité migrante mettant en relation conflictuelle « le moi » et « l'autre » ; et la migration géographique est donc le nerf central de la globalisation, laquelle va susciter des réseaux d'oppressions socio-culturelles et la méfiance raciale dans les territoires d'accueil. Le trans-nationalisme des migrants a souvent été considéré comme une menace à l'identité culturelle et à la cohésion sociale dans les sociétés d'accueil et même parfois une source d'aliénation et d'assimilation. Car il est parfois difficile d'admettre qu'un individu dans le pays d'accueil, existant aux confluent de plusieurs cultures, puisse assumer librement sa culture d'origine. C'est

³ Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

⁴ Gilles Deleuze and Felix Guattari, "Anti-Oedipus", London and NY: Continuum, vol 1.2004.

⁵ Arjun Appadurai, "Disjunctive and difference in the Global economy, 1990.

⁶ Anthony Giddens, "The Consequence of Modernity", Cambridge, Polity Press, 1990.

d'ici que provient le danger d'acculturation et d'assimilation sociale. Césaire le Noir martiniquais vivant en Occident, a été à la fois aliéné et assimilé. C'est ainsi que, recherchant ses racines, il voulait quitter l'espace assimilant pour « partir » se ressourcer au pays natal.

2. Vrais naufrages : le « ventre » de la Méditerranée, épice centre migratoire actuel et grand cimetière marin au monde

« L'eau, c'est la vie », nous martèle le vieux dicton. Mais les grandes eaux tuent les hommes et avalent tous ceux qui prennent le risque d'y naviguer par des moyens de fortune. Selon la structure de Milanesi, les vrais naufrages sont des comptes-rendus de naufrages. Dans la plupart des récits sur les naufrages, l'auteur est un témoin de l'événement ou un rescapé du naufrage. Nuñez (1542), dans ses récits sur les vrais naufrage au Moyen âge, avait fait la distinction en précisant que l'auteur de pareils récits « n'est pas écrivain professionnel, mais il rédige un compte rendu sous forme narrative dans un souci d'information »⁷. Bartolomé⁸ renchérit qu'un tel récit « est souvent chargé d'une intention didactique ou morale... ». En effet à partir des médias sociaux modernes, beaucoup d'informateurs nous renseignent aujourd'hui sur les tragédies récurrentes dans l'espace maritime méditerranéen. Par exemple, selon des informations récentes de *Hurfigton Post*⁹, la zone des plus grands naufrages que l'humanité ait connus se situe entre la Sicile, Malte et la Tunisie depuis vingt ans ; ce sont près de 17 000 migrants qui auraient disparu dans les eaux de la Méditerranée selon une

Organisaion non-gouvernementale (ONG., "United against racism"). Étienne Dubuis fait la chronique de quelques grands naufrages¹⁰ : « Le 19 avril 2015, naufrage d'un bateau surchargé de migrants et piloté par un capitaine maladroit et qui a fait 800 morts, la pire hécatombe jamais vue en Méditerranée, qui survient une semaine après un autre drame, non loin de là, qui s'était soldé par la mort de 400 personnes. En 2017, plus de 3100 migrants ont trouvé la mort dans ces eaux noires. » Il existe trois grandes voies migratoires qui traversent la Méditerranée selon Dubuis : (1) la première à l'Ouest va du Maroc et conduit en Espagne; (2) la seconde au centre part de la Lybie vers l'Italie ; (3) la troisième à l'Est va de la Turquie vers la Grèce. Toutes les voies comptent leurs lots de tragédies¹¹. Dans le sens de la déterritorialisation, ces hommes et femmes partis de leur terre natale du fait de la maltraitance ou de la forte misère, ou par aventure, ont ressenti le besoin d'aller vivre illégalement dans un milieu étranger, à la faveur de la mondialisation (Anthony Gidens). Mais une misère pouvant en cacher une autre, les rêves se brisent en chemin, au cours des traversées parsemées d'horribles naufrages et des sinistres; car pour la plupart de « départs » des milliers de migrants, il n'a y aura point de « retour ».

Comment la littérature et l'esthétique se saisissent-ils de ces événements ?

⁷ Alvar Nuñez, *Naufraios*, Éditions Emaudi, 1542

⁸ Fray Bartolomé, *Sur les naufrages de Christophe Colomb*, Madrid, Catedra, 1993

⁹ Hurfigton Post, (1)//www.cercedesvolontaires.fr.2013/10/12. La Méditerranée (2) Hurfpostmagreb.com

¹⁰ Etienne Dubuis et Levi Westerved, *op. cit.*

¹¹ Statistiques de l'OIM...(2017).

En effet selon Barico ¹² « il y a souvent contamination entre les comptes rendus des naufrages qui ont eu lieu et les fictions qui sont à la base du récit. Ce sont de vrais récits insérés dans un contexte narratif de fiction ». Par ailleurs, Edgar Poe (1837) pense qu'« il y a des naufrages inventés, mais présentés comme s'ils avaient réellement eu lieu avec les effets réels auxquels la littérature nous a habitués ». ¹³ Enfin Umberto Éco ¹⁴ souligne que « nos littératures sont donc une sorte de langage [...] jeu inépuisable de renvois, d'allusions et de réactualisation [...] » Ici la fabula de l'ouvrage renvoie aux fictions du naufrage. Dans ce type de narratisation on parlera de fiction du naufrage selon Defoe (1719) ¹⁵ qui souligne que c'est « un enchevêtrement fiction-réalité ; car les auteurs sont des écrivains professionnels qui savent utiliser les effets du réel et de la tradition romanesque pour suggérer au lecteur, l'illusion du vrai et du vécu ».

3. Fiction de naufrage : du « ventre » des caraïbes, au « ventre de l'atlantique »

Naufragé/rescapé du système esclavagiste des années quarante en Occident, Césaire révolté, rêve de « partir » librement vers ses Antilles chaleureuses pour se ressourcer. Au regard des textes étudiés nous devrions scruter les concepts du départ et du retour. Car, autant il y a des départs volontaires et des fuites désespérées, autant il y a des retours volontaires et des retours forcés. Selon Deleuze et Guattari (2004), la migration est une dimension de la globalisation où le migrant, à l'intérieur d'un pays hôte, peut être culturellement ou identitairement assimilé, vivant ainsi en rupture identitaire, victime d'aliénation, ou « vivant en rupture de faune et de flore (Césaire, 1983) », avec sa terre ancestrale. Césaire le poète, résidant en Occident, vit cette rupture avec son peuple comme un naufrage culturel et identitaire. Mais ce poète est aussi un rescapé, et un rescapé, c'est celui qui a survécu à un naufrage. C'est pourquoi il prend soudain conscience de son assimilation « Au bout du petit matin... (p.7) ». Il revoit la distance qui le sépare de sa terre natale, les Antilles, malades aux mille plaies (physiques, psychologiques et morales). Sa terre natale est constituée d'innombrables îles. C'est une terre îlienne perdue dans l'immensité de la mer des Caraïbes : « Et mon île non-clôture (p. 24). »

« Au bout du petit matin », le poète ne partira pas chassé comme l'indésirable migrant « sans-papiers » (une main d'œuvre exploitée dans le travail « au noir », indésirable ensuite, et vomie d'Europe *manu militari* comme un colis encombrant, garrotté par des chaînes), c'est le clandestin qu'on jette dans le premier avion disponible pour le pays natal. Ici au contraire, c'est Césaire lui-même qui exorcise l'Occident tel un démon et le chasse de ses rêves. Il s'en sépare délibérément pour se tourner humblement vers les siens, car il dit : « Au bout du petit matin. Va-t'en lui disais-je. Gueule de flic, gueule de vache [...] je déteste les larbins de l'ordre et les hannetons de l'espérance [...] puis je me tournais vers des paradis pour lui et les siens perdus [...] (p. 7) ».

¹² Alessandro Barico, *Oceano Mare*, Milan., Rizzoli, 1993.

¹³ Edgar Poe, *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*, 1837.

¹⁴ Umberto Eco, « Conclusions sur la littérature comparée » in *Vita Fortunati*, vol III, Bologna, ed. Cultura italiana, 17-22, oct 1982, p. 193.

¹⁵ Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, éd. Mariner, 1719.

Le poète en 1939 pousse un cri strident, qui marque la rupture ; une litote qui indique sa ferme volonté de se séparer de cet Occident hypocrite : « Partir » (p. 22). Le poète très enthousiaste s'écrit emphatiquement et à tue-tête : « Partir [...] j'arriverai lisse et jeune dans ce pays mien, et je dirai à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair: j'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies [...] (CRPN, p.24) ».

Ce départ précipité le sauve de justesse d'un sinistre certain, car sa mission consistera à se redéfinir, et à libérer ce peuple muet et amnésique : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche; ma voix la liberté celles qui s'affaissent au cachot du désespoir (p. 22) ». Le poète-migrant qui va vers les siens dans les Antilles malades, revit malencontreusement un nouveau naufrage. Les Antillais sont méconnaissables à ses yeux; ils n'ont pas d'oreilles pour écouter le barde qui leur parle. Ce sont des êtres vidés de leur âme car le poète se demande : « Qui et quels sommes R nous ? » (p. 28). Lui qui pourtant était plein d'illusions au départ, se rend compte *in situ* de cette triste réalité : les Antillais ont peur de s'affirmer et d'assumer leur héritage ancestral d'Africains ou bien cette histoire qui dort en eux. Les Antillais tous abâtardis par 400 ans d'esclavage, sont des fantoches, des mîmes du Blanc et sa culture hellénique. Mais en guise d'exemple, le poète va désacraliser la raison occidentale, revendiquer ses folies nègres, consacrer ses émotions, les mémoires de sa race et célébrer son Afrique ancestrale: « Raison je te sacre vent du soir [...] nous nous réclamons [...] de la folie flamboyante [...] et que 2 et 2 font cinq » p. 27 « À force de penser au Congo je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves [...] où l'eau fait likouala likouala » (p.28)

Cependant, à l'opposé de ce noble retour du poète, c'est une fuite désespérée de la terre natale, appauvrie, dépolie et déprimée que l'on retrouve à l'île de Fatou Diome dans *Le ventre de l'Atlantique*.

4. Le naufrage symbolique

La métaphore du naufrage dans *Le ventre de l'Atlantique* est la fonction manifeste du texte. Cette métaphore sert à présenter la vie de l'homme sous différents angles: l'illusion, le désespoir, la noyade, le suicide, le crime culturel, le sexisme, la tyrannie politique et patriarcale et le tribalisme sectaire. Niodor, ce microcosme, est une mise en abyme de tous les maux qui gangrènent à grande échelle le pays entier : paresse, mendicité, parasitisme international, la dépendance étroite à l'aide extérieure, le néocolonialisme avec interférences de la France sur le destin de ce pays. C'est avec un rictus sarcastique que l'auteure dépeint ce système :

[...] Le père-de-la-nation accompagné de notre aimable ministre de l'équipement inaugure aujourd'hui à Tambacounda une pompe à eau offerte par nos amis japonais [...] Son Excellence Monsieur le Premier ministre s'est rendu au port autonome de Dakar pour réceptionner un cargo de riz offert par la France afin de secourir les populations de l'intérieur du pays [...]¹⁶

Cet espace îlien de Niodor est un lieu de naufrage et où l'on jette en exil les critiques indésirables du régime au pouvoir par une affectation administrative dite «disciplinaire», un concept idéal pour des règlements de compte, bref une sorte de « goulag » au sein de l'Atlantique.

¹⁶ *Ibidem*, p. 50.

Le texte métaphorise une *vendetta* politico-administrative où l'on enterre à jamais les fonctionnaires qui gênent. Il personnifie l'océan Atlantique, un ogre ventru qui avale tout : « En envoyant Ndétare, ce syndicaliste gêneur dans le ventre de l'Atlantique, le gouvernement espérait le voir sombrer avec ses idéaux [...] Ndétare tenait bon et labourait son champ : enseigner, encore et toujours, semer des idées dans toutes cervelles disponibles [...] (p.129) ».

Par ailleurs, les adeptes du sexisme et de l'hégémonie sont aussi répandus dans cet espace îlien comme des grains de sable, et le patriarcat endureci est lui-même la cause du naufrage de la femme dans cet espace où elle n'a qu'une alternative : se soumettre sagement et subir le poids de l'homme, ou bien se jeter à la mer. Ici l'homme est pouvoir, force et droit, et la femme bâillonnée et soumise, écoute, obéit et s'exécute. Le texte de Diome le dit : «...Sur ce coin de terre, sur chaque bouche de femme est posée une main d'homme. Ainsi soit-il (p.131) ». Le patriarcat est coriace et intolérant dans cette île. On voit des actes intenables et horribles tels que ceux du père de Sankèle, la "fiancée" de l'instituteur honni. Car ce père arrachera le bébé illégitime de sa fille dès sa naissance pour aller de nuit, le jeter en pleine mer, dans «Le ventre de l'Atlantique», tout simplement parce que la fille avait refusé d'épouser l'homme que ce père avait choisi et qu'il lui avait imposé.

Tous ces maux laissent des traces sur un tout petit espace enclavé où la pauvreté opprime et étouffe autant que l'air humide que l'on y respire. Les jeunes eux-mêmes sont conditionnés par le football et les sirènes des stades de France. Ici transparaît un type d'esclavage nouveau où le football moderne devient la plaque tournante du marchandage de joueurs africains, achetés au prix du kilogramme de café, de cacao ou de coton, puis revendus à des millions d'Euros aux clubs européens les plus offrants. Ce troc attise la soif des jeunes *niodorois* qui rêvent eux aussi d'aller se faire vendre en Occident, pour gagner de gros salaires comme Maldini la star de foot italienne, et s'acheter des tas de choses. Les jeunes dans le roman de Diome aiment le «made in France»: «La télé qu'il regardait venait de France...» (p.82)

D'autres catalyseurs sont humains, car ils sont des éléments accélérateurs qui exercent par leurs fausses histoires, des pressions psychologiques sur jeunes insulaires en stimulant en eux le désir de s'enfuir de l'île. L'homme de Barbès par exemple dit des histoires merveilleuses qui font fantasmer. Ce sont des histoires du genre « voir Paris et mourir»; il s'exclame dans le roman de Diome :

Ah ! la vie là-bas! Une vie de Pacha, croyez-moi, ils sont très riches là-bas. Chaque couple habite avec ses enfants dans un appartement luxueux avec l'électricité et l'eau courante. Ce n'est pas comme chez nous où quatre générations cohabitent sous le même toit. Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école; sa télévision où il reçoit les chaînes du monde entier. Leurs femmes ne font plus les tâches ménagères, elles ont des machines pour laver le linge et la vaisselle... (p.85)

Mais plus que ce matérialisme outrancier, il y a le ventre de l'homme qui est la raison par excellence de toute aventure migratoire. L'on quitte son petit espace familial pour aller chercher ailleurs de quoi se gaver. L'Occident est donc décrit comme le milieu où l'on mange à satiété, « en veux-tu, en voilà ! », et c'est ce que recherche le migrant affamé. Dans le roman, l'homme de

Barbès orateur très subtil l'a si bien compris quand il apporte du fumet dans son conte, de quoi faire saliver l'auditoire et se faire envier des jeunes:

Là-bas le samedi on va faire des courses dans de très beaux marchés [...] des supermarchés où l'on trouve tout ce qu'il est possible d'imaginer, même de la nourriture déjà cuite...ils consomment beaucoup de porc, mais ça ce n'est pas pour nous, alors moi je mangeais du poulet, de l'agneau ou du bœuf [...] et tout le monde vit bien. Il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail, l'Etat paie un salaire [...] le RMI, revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bailler devant ta télé et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous! Afin que les familles gardent un bon niveau de vie, l'Etat leur donne de l'argent en fonction du nombre d'enfants. Alors plus ils procréent, plus ils ramassent! Chaque nuit d'amour est un investissement [...] (p. 86).

Tous ces discours de sirène sur l'Occident paradisiaque aiguïseront l'appétit migratoire des jeunes. S'enfuir de cette pauvreté pour aller par exemple jouer dans une équipe et vivre comme une star de football; sinon, rester là-bas en chômage pour toucher le RMI. Pour les jeunes l'enjeu en vaut la chandelle, car ils sont bien décidés de partir en France faire une grande carrière de foot. Le sens du mouvement des jeunes qui rêvent d'aller vers « l'Eldorado » (la France), est l'opposé de celui de Césaire qui quitte l'Occident pour rentrer au pays natal. À Niodor ils se disent tous : « partir » (p.165) alors que pour Césaire « partir » c'est revenir au pays natal. Pour le jeune Madické, partir c'est s'enfuir vers l'Europe. « Partir » est une litote qui a deux occurrences dans le long poème de Césaire aux pages 20 et 22. Dans *Le ventre de l'Atlantique*, cette même soif d'exil s'exprime musicalement dans un rythme ternaire: « [...] Une seule pensée inondait son cerveau, **partir**, loin [...] **partir** sans se retourner [...] **partir** donc là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires (p.165) ».

5. « Partir » vers une désillusion

Dans ces deux cas d'espèce, partir ici, exprime l'illusion d'un ailleurs qui obsède. « partir » d'Occident pour Césaire dans les années quarante, et s'en aller librement avec l'illusion que son pays natal est malgré sa pauvreté, une terre de cohésion, de convivialité, d'hospitalité, d'amour et de liberté. Voici la démarche du poète :

Occident (riche) -----« partir »-----**Antilles** (pauvres) Espace continental
espace îlien

Mais, en réalité, le poète rêveur de retour imaginaire au bercail y rencontre de la désillusion. Car les Antilles rêvées ne sont qu'un espace infesté par la misère morale et psychologique; un espace de conflits identitaires permanents où le nègre vit un nouveau drame après l'animalisation de la traite négrière : la dépersonnalisation et la couardise. Ce n'est pas une vie en effervescence qu'il y trouve, mais c'est une race ensommeillée, qui s'endort et clopine sous le soleil. Le poète dit: «De nouveau cette vie clopinant devant moi [...] (p.22) ».

Pis encore, le poète est incompris de ces larbins, dociles au fouet et à la soumission, mais indociles à ses appels à la révolte. Ce sont des Nègres qui croient plus aux préjugés, aux claquements du fouet et qui y restent mécaniquement subordonnés en avalant ces antiques dictons : « les nègressont-tous-les-mêmes [...] l'odeur-du-nègre-ça-fait-pousser-la-canne... rappelez-vous-le-vieux-dicton-battre-un-nègre-c'est-le-nourrir (p.35) » « Le maître des rires ? Le maître du

silence formidable? Le maître de l'espoir et du désespoir? Le maître de la paresse? Le maître des danses ? C'est moi ! » (p. 63)

Et le poète y voit la fatalité, le *Fatum* nègre: «Ainsi-soit-il. C'était écrit dans la forme de leur bassin p. 39 ».

Dans l'intertextuel on peut voir un scénario en sens inverse dans le roman de Fatou Diome, où la jeunesse désœuvrée dans l'île de Niodor ne rêve que de départ ; « partir », mais surtout s'enfuir pour les « verts pâturages » d'Occident. Ceci nous donne le schéma suivant :

Niodor -----	« partir » (fuite)	----- France
(espace îlien, pauvre)		(espace continental, riche)

Les migrants d'Afrique remplis de rêves et d'illusions au départ, vont broyer du noir dès leur arrivée en France. Ils déchantent aussitôt arrivés, car le « vert pâturage » tant rêvé se transforme vite en un champ d'orties. L'homme de Barbès par exemple dans *Le Ventre de l'Atlantique* est un mythomane doublé de sadique. En réalité, il avait vécu en France comme *personae non grata*, une triste vie de misères. Mais il se donne des airs une fois rentré au bercail, en vendant aux siens de fausses images de son « El dorado » perdu :

Comment aurait-il pu avouer qu'il avait d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, [...] survécu l'hiver grâce à l'armée du salut avant de trouver un squat avec ses compagnons d'infortune? [...]pouvait-il décrire les innombrables marchés où serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots de légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain au noir?

Perpétuel clandestins, c'est muni d'un faux titre de séjour, photocopie de la carte de résident d'un copain complice, qu'il avait ensuite sillonné l'Hexagone [...] (p. 89).

Le passage du rêve à la désillusion permet aussi d'évaluer sur le plan migratoire l'univers naufragène du football. Car il y a dans cet espace du « foot business » une sorte de néo-traite négrière constituée de réseaux de recruteurs aux griffes acérées qui, comme des faucons affamés tournent autour des jeunes talents d'Afrique pleins de rêves, comme Moussa. Ce sont de futurs talents qu'ils pêchent au prix de rien sur les terrains poussiéreux et boueux de villages africains, pour les revendre ensuite à prix d'or aux clubs de football d'Europe. Ils ravitaillent ainsi l'industrie footballistique de cette matière première africaine. Moussa dans ce roman est le prototype du joueur doué qui rêvait de « partir » en France vendre son talent à prix d'or. Ce n'était que du mirage, car arrivé régulièrement en France après des arrangements avec un démarcheur, la vie de Moussa au « Centre de formation de football » avec ses co-équipiers blancs n'est point du tout une sinécure:

[...] Moussa découvrait la rigueur de l'hiver, les morsures du vent sur sa peau, la rareté du soleil, puis ce rhume prolongé qui l'obligeait, même sur le terrain à porter souvent la main à son nez. Il découvrait aussi ses compagnons du centre de formation, en majorité des Blancs, pas franchement camarades [...] "esprit d'équipe on s'en torchait [...] Du sport en dehors de la promesse de réussite, Moussa n'en attendait qu'une franche camaraderie et le respect mutuel [...] « [...] Hé négro! Tu ne sais pas faire une passe ou quoi ? Allez ! passe le ballon, ce n'est pas une noix de coco ! (p. 99) ».

L'inefficacité de Moussa à convaincre les administrateurs de ce centre fit en sorte qu'il fut chassé du club et dut s'efforcer de rembourser tous les frais à son recruteur et démarcheur véreux. Mais désormais sanspapier, un nouvel accord pour rembourser ses dettes le mène du terrain de foot à la mer, dans la cale d'un navire comme matelot dans un bateau de pêche, loin du regard

suspect des flics de l'immigration et de la vie continentale. Mais Moussa sera appréhendé par la police. Enfin, la désillusion de Moussa le footballeur se poursuit par un retour forcé dans son espace de naufrage initial, l'Afrique. La police le recrache aussitôt du territoire administratif français pour être ensuite reversé comme une poubelle vers l'Afrique, car on lui remet son ticket d'avion : « Tiens, voilà ton invitation! C'était une IQF, une invitation à quitter la France. Soixante-douze heures plus tard un avion le vomit sur le tarmac de l'aéroport de Dakar [...] (pp.108-109) ». Cet itinéraire migratoire ressemble à un cercle vicieux :

Niodor---- (départ précipité) -----**France**----- (Retour forcé) -----**Niodor**
 (naufrage 1) (naufrage 2) (naufrage 3)

Le retour à la case départ dans l'île de Niodor crée l'effondrement psychologique de Moussa qui n'a rien apporté du pays de ses rêves. Or, les familles de l'île, toujours dans le besoin, ne supportent pas que l'on rentre les mains vides du pays des Blancs. On le lui rappelle : « Tous ceux qui ont travaillé là-bas ont construit des maisons et des boutiques dès leur retour au pays. Si tu n'as rien ramené, c'est peut-être parce que tu n'as rien foutu là-haut (p.109) ». L'expression «tu n'as rien foutu là-haut» parle du Nord ; mais elle suggère métaphoriquement que Moussa est allé à son ciel occidental chercher l'or de ce ciel. Mais il s'est fait brûler les ailes par le soleil comme dans un mythe, et s'en est retourné les mains vides, loin dans les bas-fonds de l'enfer de Niodor. L'espace du troisième naufrage est celui de la déchéance, du désespoir et du suicide. En effet, Moussa marqué du sceau de la vindicte populaire se voit coupable.

Croyant qu'il n'est plus digne de vivre, il va se jeter dans « le ventre de l'Atlantique » pour fermer le cycle de la trilogie du naufrage.

5. Transcender le *fatum* insulaire Aimé Césaire naufragé /rescapé du racisme et de l'esclavage en Occident, est de nouveau naufragé, marqué du sceau de la servilité au milieu de son peuple aliéné, malade du larbinisme et qui porte toujours les chaînes mentales de l'esclavage. Pourtant, il ne se laisse pas étouffer dans cette fatalité insulaire comme Moussa qui se suicide suite à sa mésaventure occidentale. Le poète, malgré son échec, va tenter d'opérer une révolution interne pour transcender sa misère morale et ouvrir une brèche d'espoir dans la nébuleuse du naufrage. Cette île assise, soumise et vautrée sur son passé et ses chaînes, est toujours en proie à la négrophobie, la médisance et la haine contre le Blanc oppresseur. En effet, le poète inaugure une nouvelle aire de la fraternité et de la symbiose entre les races pour éviter de se noyer comme Moussa l'infortuné, qui doit être mort en éprouvant trop de haine contre les Blancs. Il évite donc de tomber dans ce grand trou noir de la haine, le «ventre» de la mer des Caraïbes qui, autrefois, avait englouti toute sa race entassée dans les navires de négriers et puis jetés à la mer comme des ordures pour requins; le poète le dénonce : « J'entends de la cale monter des malédictions enchaînées, les hoquètements des mourants, le bruit d'un qu'on jette à la mer » (p.39). La postulation agressive de la fraternité chez le poète intervient dans son l'*ultima verba* : « et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre lune c'est là que je veux pêcher maintenant » p.65. Il s'agira pour le poète d'extirper la rancune et de pêcher désormais l'amour pour vaincre l'esprit revanchard et vindicatif qui est une rechute dans le naufrage du passé Contre toutes attentes,

Madické, protagoniste de Diome dans le VDA, qui fut naguère l'un des chantres obstinés pour la migration, se réveille et préfère désormais vivre dans sa pauvre île pour y faire sa vie, au lieu de courir après les sirènes. Il a mis sur-pied une petite affaire commerciale pour vaincre la rêverie et la fatalité insulaire, car il écrit à sa sœur en France : « Qui te parle de partir? Peut-être que certains copains y pensent encore, mais moi, ça ne m'intéresse plus. J'ai beaucoup de travail à la boutique [...] p. 251 ».

Conclusion

Du « ventre » de la mer des Caraïbes (qui compte des milliers de cadavres d'esclaves nègres jetés par-dessus bord, hors des navires de négriers; une mer qui déverse encore ses immondices, ses chats morts et ses chiens crevés dans la sordide «rue Paille» (CRPN., p.19)), au «ventre de l'Atlantique» (fabula / fiction, ou la mer recrache le corps de Moussa noyé à la suite d'un naufrage social), en passant par le «ventre» de la mer Méditerranée (réceptacle de vrais naufrages qui a englouti, depuis le début du vingt et unième siècle, des milliers d'âmes des jeunes d'Afrique sur la route de l'Occident, à la recherche de verts pâturages), il y a une itération du « ventre », et c'est une littérature de la mer où l'eau dangereuse ceinture un peuple indolent et rétif dans un espace destructeur. Mais il faut tout de même tirer des leçons de ces noyades horribles de l'ère moderne: d'une part, l'Occident qui veut interdire les arrivées de fuyards d'Afrique sur son territoire, d'autre part, les gouvernements africains, qui «versent des larmes de crocodiles, accusent les victimes et pleurent en même temps toutes ces noyades; tous devraient bien comprendre que la solution logique pour les uns et les autres serait bien évidemment d'empêcher les départs. Les pays riches qui gardent leur monopole sur tous les secteurs de développement doivent arrêter de maintenir dans le besoin les pays du Sud, pauvres et surendettés, barbotant et forcés au bas de l'échelle. Dans ces cercles du naufrage social, la misère et le chômage s'ajoutent à la gabegie ; le tribalisme et la corruption; des guerres intestines autant bêtes qu'absurdes, culminent avec la malgouvernance politique et l'enrichissement illicite. Cela va empirer la situation des masses pauvres, favoriser des inégalités criardes et booster un taux de chômage éternellement évalué en chiffres exponentiels. Il s'installe donc dans le cœur de tous ceux qui « tirent le diable par la queue », la tentation de migrer ailleurs, euphémisme pour fuir sa terre natale. Les gouvernements africains doivent occuper et fixer la jeunesse africaine par une volonté politique de se défaire des discours pompeux, de combattre les détournements de la fortune publique, d'arrêter de renforcer les ghettos de jeunes sans emplois. Saah (2014)¹⁷ soutient à ce sujet qu'« [...] enseigner le *Cahier d'un retour au pays natal*, c'est aussi transcender l'abstrait pour faire valoir une pédagogie de la praxis : adapter son message atemporel, dans le pandemonium actuel. Car pour une jeunesse exaspérée, désespérée [...] chez qui persiste aujourd'hui la phobie du « pays natal » liée à des velléités de fuite, l'intemporel *Cahier* est surtout une belle arme (éducative) dont devrait se servir l'autorité politico-administrative pour prêcher [...] le bon exemple de Césaire aux évadés d'Afrique et d'ailleurs [...] ». Amener la jeunesse à aimer le « pays natal » consisterait donc à

¹⁷ Clotilde Saah écrit sur la pédagogie du *Cahier...* de Césaire dans *Présence Africaine*, n° 189, « Guerre à la syntaxe et paix aux hommes ! Une devise poétique chez Aimé Césaire », p. 305, 2014.

transformer leur espace vital en ce vert pâturage qu'ils croient n'exister qu'ailleurs, chez les « autres ». Références bibliographiques

APPADURAI, Arjun, *Disjunctive and Difference in the Global Economy*, 1990.

BARICO, Alessandro, *Oceano Mare*, Milan, Rizzoli, 1993.

BARTOLOMÉ, Fray, *Sur les naufrages de Christophe Colomb*, Madrid, Catedra, 1993.

CÉSAIRE, Aimé, *Cahier d'un Retour au pays natal*, Paris, éditions Présence africaine, 1983.

CLOTAIRE, Saah, « Guerre à la Syntaxe et Paix aux hommes ! Une devise poétique chez Aimé Césaire », *Césaire 2013: parole due*, n° 189, 1^{er} semestre 2014, Paris, Présence africaine, p.305-324

DEFOE, Daniel, *Robinson Crusoe*, éd. Mariner, 1719.

DELEUZE, Gilles & GUATTARI, Félix, *Anti-Oedepus*, London and NY: Continuum, vol 1, 2004.

- *Pour une littérature mineure*, Paris Edition Minuit, 2002

DIOME, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.

Dubuis, Étienne et Levi Westerved //www/lebs.le.temps.ch./interactive/2017.PD ECO, Umberto, « Conclusions sur la littérature comparée », *Vita Fortunati*, vol III, Bologna, éd. Cultura italiana, 17-22, 1982.

GIDENS, Anthony, *The Consequence of Modernity*, Cambridge, Polity Press, 1990.

Hurfington Post, (1)//www.cercledesvolontaires.fr.2013/10/12. La Méditerranée (2) Hurfpostmagreb.com

MILASENI, Claudi, « Récit de naufrage : un essai de structuralisme thématique » in *CAER (Cahier des études romanes)*, Vol.1. 1998, (Open Journal System)

NUÑEZ, Alvar, *Naufragios*, Éditions Emaudi, 1542

POE, Edgar, *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*, 1837.

Dubuis, Étienne et Levi Westerved //www/lebs.le.temps.ch./interactive/2017.PD